

CHAPITRE V

LE SOUVENIR COMME SOURCE DU MALHEUR

- La nostalgie - le thème de l'absence.
- L'angoisse pour l'avenir.
- Le fardeau du souvenir.
- L'évaluation pessimiste du souvenir.

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
 Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine?
 Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
 Et l'animer encor d'une voix argentine,
 L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs?¹

Plus d'une fois, Baudelaire, le "poète du souvenir", se retourne vers le passé. Il s'agit ici du passé lointain; des années de l'enfance. Ces premières années sont un "innocent paradis" dont le poète évoque les délices avec nostalgie. L'un parmi des souvenirs les plus chers est celui des journées passées dans la petite maison de Neuilly:

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,
 Notre blanche maison, petite mais tranquille;
 Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus
 Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus,²...

Dans cette maison³, l'enfant de six ans mène une vie heureuse avec

-
1. *Moesta et errabunda* (LXII), Oeuvres Complètes, p. 136.
 2. Je n'ai pas oublié, voisine de la ville... (XCIX), Oeuvres Complètes, p. 171.
 3. "Il s'agit de la maison située à Neuilly, 11, rue de Débarcadère. Baudelaire y avait vécu quelque temps, après la mort de son père." Baudelaire: Les Fleurs du Mal, édité par Antoine Adam, p. 394.

sa mère, jeune et élégante.⁴ Près de celle qu'il aime tendrement, le futur poète considère cette maison comme un asile paisible: il se souvient de tous ses coins, même de la statue dans un "bosquet chétif". Dans les vers suivants, Baudelaire suggère le sentiment de la paix familiale en évoquant la douceur du foyer, les "dîners longs et silencieux" à la clarté du soleil couchant. C'est alors le rappel de "l'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs".

Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,
Semblait, grand oeil ouvert dans le ciel curieux,
Répandant largement ses beaux reflets de cierge
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.

Mais ce "paradis" n'est pas durable. Dix-huit mois plus tard, sa mère se remarie avec le commandant Aupick. Baudelaire devient un enfant abandonné, à qui l'amour maternel manque. Il doit le chercher chez sa "vieille nounou",⁵ "la servante au grand coeur" dont sa mère indifférente devient jalouse.⁶ Voici l'évocation du souvenir de cette

-
4. Baudelaire, enfant, aime passionnément sa mère; elle est, pour lui, la première révélation de la féminité. Ce poète écrit dans les "Fusées": "...j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce." Ceuvres Complètes, p. 1199.
 5. On ne sait guère, de cette vieille servante, que son prénom, et la fidélité que le poète lui gardait. Baudelaire note: "Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poe, comme intercesseurs..." Fusées, Ceuvres Complètes, p. 1237.
 6. Baudelaire écrivait un jour à sa mère: "Vous n'avez donc pas remarqué qu'il y avait dans Les Fleurs du Mal deux pièces concernant, ou du moins allusionnelles à des détails intimes de notre ancienne vie, de cette époque de veuvage qui m'a laissé de singuliers et tristes souvenirs, l'une: "Je n'ai pas oublié, voisine de la ville..." et l'autre qui suit: "La servante au grand coeur dont vous étiez jalouse". J'ai laissé ces pièces sans titres et sans indications claires, parce que j'ai horreur de prostituer les choses intimes de la famille." Cité d'après Antoine Adam dans Baudelaire: Les Fleurs du Mal, p. 395.

Mariette qui lui donne une tendresse intime et qui veille sur lui avec un grand soin; et par qui le poète trouve de nouveau la paix familiale (dans ce cas-là suggérée par le bruit de la bûche qui "siffle et chante", bruit familier qui ajoute au calme et au silence).

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,
 Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,
 Si, par une nuit bleue et froide de décembre,...
 Grave, et venant du fond de son lit éternel,
 Couvrir l'enfant grandi de son oeil maternel, ...⁷

Le mot "maternel" nous suggère que cette servante est considérée comme la véritable mère du poète: elle prend soin de lui avec plus de dévouement que sa propre mère. Et, pendant la période avant la mort de cette servante, Baudelaire passe une très heureuse vie.

En contemplant les temps radieux d'autrefois qu'il a passés soit auprès de sa mère, soit auprès de Mariette, le poète se sent triste. Il les rappelle avec "des cris plaintifs". Le thème de l'absence parcourt la poésie baudelairienne. Le poète, au point de vue d'ici-bas, jette souvent un regard nostalgique vers le là-bas qui, séparé par l'espace et par le temps, est toujours revêtu d'un charme magique. L'absence du bonheur, du "vert paradis des amours enfantines"⁸, se manifeste alors comme une source de son malheur. Et on trouve encore que ce malheur qui vient du regret du "paradis perdu" augmente davantage dans "Le Cygne." Dans ce poème, le poète évoque le souvenir d'un passé plus proche que celui des deux poèmes déjà mentionnés. Et, le souvenir lui vient plus directement, ressuscité par l'expérience quotidienne du poète. En traversant le nouveau Carrousel, Baudelaire éprouve un

7. La Servante au grand coeur dont vous étiez jalouse...
 (C), Oeuvres Complètes, p. 171.

8. *Mœstæt errabunda* (LXII), Oeuvres Complètes, p. 136.

sentiment de nostalgie pour les spectacles de Paris d'autrefois. Il se plaint d'abord du changement rapide de cette ville:

Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas! que le coeur d'un mortel);⁹

Malgré la transformation de cette capitale, le poète malheureux peut garder encore une impression très nette du vieux Paris. Aux yeux du poète nostalgique, les spectacles divers du monde contemporain qui se trouvent devant lui ne sont que des tableaux allégoriques. En les regardant, l'auteur voit en esprit les images tirées du souvenir du monde heureux lointain qui lui apparaissent. Voilà un aspect de l'"absence" baudelairienne.

Paris change! mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé! Palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Ainsi une foule des souvenirs du "jadis" s'emparent du poète d'une telle manière qu'ils ont failli blottir les images du présent: le poète est devenu "étranger" à son milieu. Il se sent maladroit, malheureux comme un exilé dans la capitale "modernisée". En regardant un nouvel édifice qui a remplacé l'ancienne ménagerie, le poète se souvient d'un cygne qui cherche en vain de l'eau dans un ruisseau desséché:

Aussi devant ce Louvre, une image m'opprime!
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve! ...

Les épithètes "ridicule et sublime" suggèrent bien le caractère du poète et de ce bel oiseau blanc, symbole de tous les exilés, des

9. Le Cygne (LXXIX), Œuvres Complètes, p. 157.

blessés de la vie, et de ceux qui ont la nostalgie d'une patrie idéale."¹⁰
 Hanté par l'idée de l'exil, un autre souvenir, le souvenir littéraire
 d'Andromaque, exilée en Épire sous le pouvoir des vainqueurs, lui vient.
 Voici le rappel du souvenir de ce personnage antique qui languit pour
 son pays natal:

... et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
 Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,...

Puis, il évoque le souvenir d'une autre exilée: c'est une négresse,
 "victime du mirage de Paris",¹¹ qui regrette son Afrique natale.

Je pense à la négresse, amaigrie et phthésique,
 Piétinant dans la boue, en cherchant, l'ocil hagard,
 Les cocotiers a b s e n t s de la superbe Afrique...

Il faut admirer l'habileté du poète qui sait tirer les analogies si
 saillantes pour illustrer sa propre souffrance. Ainsi, la poésie de
 Baudelaire ne vise pas au "moi" seul, mais aussi aux "tous". Voici
 l'universalité baudelairienne:

À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
 Jamais, jamais !...

Quand le poète se souvient du "bonheur passé", il ne peut
 pas s'empêcher de le regretter. C'est ainsi parce que Baudelaire, en
 contemplant le passé, se place dans une perspective à sens unique;
 c'est-à-dire il évoque le passé sans aucun motif ultérieur. En fait,

10. Lagarde et Michard: op. cit., p. 447.

11. Loc. cit.

pour que le souvenir puisse ennoblir notre existence, il faut bien savoir le manipuler. Dans "le Balcon,"¹² par exemple, le souvenir des "minutes heureuses" est ressuscité comme un soulagement au triste présent. A l'aide du miracle du temps retrouvé, la douleur du poète est allégée, mais seulement au début. Bientôt, le poète commence à s'inquiéter. L'intensité de ce souvenir¹³ menace de l'accabler complètement et le force à prendre conscience de la fragilité de son "moi". Sera-t-il encore capable dans l'avenir d'évoquer un tel souvenir heureux?

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
 Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
 Comme montent au ciel les soleils rajeunis
 Après s'être lavés au fond des mers profondes?...¹⁴

Avec les mots "un gouffre interdit à nos sondes", le poète montre bien son inquiétude, sa peur du néant, et la conscience de sa propre impuissance de ressusciter de nouveau un tel souvenir. L'idée de l'instabilité du "moi" dans l'avenir le menace peu à peu; et cette peur augmente surtout dans le "Chant d'automne." Dans ce poème le poète se sent étouffé; inquiet, et épouvanté à l'approche de l'hiver.

12. Cf. Chapitre IV, p.47

13. Les vers suivants, tirés du poème "Le Balcon", montrent l'intensité du souvenir ressuscité. Remarquons surtout l'emploi des phrases exclamatives:

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!
 Que l'espace est profond! que le coeur est puissant!
 ...

14. Le Balcon (LXXVI), Oeuvres Complètes, p. 110.

"Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres;"¹⁵

Voilà la phrase évocatrice qui annonce la venue de la saison terrible, l'hiver. Par l'expression "plongerons dans les froides ténèbres", le poète nous suggère en avance l'idée des souffrances physiques autant que morales associées à l'hiver. L'auteur en a très peur parce qu'il a déjà subi des malaises des hivers passés.¹⁶ Il objective bien son émotion grave dans ces vers:

Tout l'hiver va rentrer dans mon être: colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

Ici, le verbe "rentrez" montre bien qu'il s'agit d'un rappel du souvenir de l'hiver passé qui aura lieu encore dans l'avenir. Jean Prévost observe: "l'hiver qui annonce de loin est l'hiver intérieur bien plus qu'une menace de bise et de neige."¹⁷ Et, les deux derniers vers cités ci-dessus, dans lesquels le poète parle de son cœur "glacé", peuvent bien illustrer cette observation. En fait, l'amertume du poète n'a pas seulement l'origine dans le souvenir des

15. Chant d'automne (LVI), Ceuvres Complètes, p. 130.

16. Cf. le poème "La Cloche fêlée" (LXXIV) dans lequel le poète suggère sa sensation des malaises d'âme, son angoisse, en écoutant le son de la vieille cloche fêlée pendant la nuit d'hiver. Et par l'association des idées, ce son le fait penser à la "voix affaiblie" de son âme "fêlée" qui est pareille au "râle épais" d'un moribond. Voilà la hantise de la mort qui revient chaque hiver. Ceuvres Complètes, p. 144.

17. Jean Prévost: op. cit., p. 194.

hivers passés, mais aussi de l'hallucination auditive qui vient de la tombée des bûches, signe de l'approche de l'hiver.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.

Par l'association des idées, le bruit des "bois retentissant sur le pavé des cours" le fait penser à la mort. Dans les vers suivants, ce "choc funèbre", le "choc monotone" rappelle au poète le martèlement des clous sur le cercueil.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.

Telle est l'obsession de la mort du poète, un aspect du spleen baudelairien. Ainsi l'avenir se manifeste comme une menace d'angoisse pour le poète.

A vrai dire, la peur de l'hiver qui "va rentrer" n'est pas trop grave: elle ne domine le poète que pendant une courte durée. Quand cette saison pénible ou ce phénomène extérieur aura passé, la souffrance de Baudelaire disparaîtra. Il y a une autre catégorie de peur qui possède le poète sans répit. Dans "Les Sept Vieillards",¹⁸ par exemple, l'auteur, hanté par l'hallucination visuelle des sept vieillards méchants, fait des efforts de mettre au rebut ce souvenir de l'horrible. Après de vaines tentatives de résistance, le pauvre poète découragé doit se soumettre au fardeau de ce souvenir indomptable.

18. Cf. Chapitre I, pp.15-6.

Un autre poème, qui montre très bien l'état malheureux de Baudelaire effondré sous le poids du souvenir, est "J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans". Le poète, à ses heures de spleen, se présente écrasé, étouffé, enseveli sous le poids du passé. Il succombe aux souvenirs innombrables des objets qui, maintenant, n'ont aucune valeur pour lui. Il se compare à tout, à n'importe quoi - "pourvu que ces objets quelconques puissent représenter son étouffante inquiétude et son épouvante."¹⁹ D'abord, il s'identifie avec un meuble à tiroirs contenant des objets divers qui rappellent une foule d'associations.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.²⁰

Avec le terme "cache moins de secrets que mon triste cerveau", le poète révèle son état mental en proie aux souvenirs vains et nuisibles. Pour éclairer cette idée, Baudelaire se compare ensuite à une pyramide,²¹ "qui contient plus de morts que la fosse commune". Par cette métaphore, il exprime le dégoût de soi-même: il s'accuse d'avoir gardé trop de souvenirs. Une autre image effrayante est le cimetière privé du clair de lune.

19. Jean Prévost: op. cit., p. 194.

20. Spleen (LXXVI), Oeuvres Complètes, p. 145.

21. Jean Prévost note: "Baudelaire est touché par l'art égyptien qu'il a vu au Louvre." Jean Prévost: op. cit., p. 148.

Je suis un cimetière abhorré de la lune,
 Où, comme des remords, se traînent de longs vers²²
 Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.

Tout pour le poète est dénudé de sens. Les souvenirs qui jadis lui étaient chers ne font qu'empirer l'état présent. Ces "morts les plus chers" font penser à la mortalité et à l'instabilité des choses. Ensuite, pour suggérer le sentiment d'étouffante inquiétude, l'auteur se compare à un vieux boudoir plein de décorations démodées, vieillies par le temps:

-Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,
 Où gît tout un feuilllis de modes surannées,
 Où les pastels plaintifs et les pâles Bouchers,
 Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Remarquons que le poète s'inspire d'un autre souvenir: un souvenir artistique de la peinture galante du XVIII^e siècle qui pour lui n'a plus de valeur pour son temps. Et observons aussi qu'en parlant des objets ravagés par le temps: "roses fanées", "un flacon débouché", Baudelaire évoque une impression lourde de l'ennui. Le fardeau du souvenir aboutit enfin au spleen:

L'ennui, fruit de la morne incuriosité
 Prend les proportions de l'immortalité.

Voilà l'effet pernicieux du souvenir. Chargé des souvenirs surabondants, le poète perd toute envie de vivre. Sa vie est

22. L'idée des vers qui grouillent sur les cadavres comme des remords se trouve aussi dans "Remords Posthumes" (XXXIII):

"Et le ver rongera ta peau comme un remords."

Ceuvres Complètes, p. 109.

consommée de plus en plus par l'ennui,²³ un autre aspect particulier du spleen baudelairien.

La plupart des gens croient que pour échapper au spleen, à l'ennui, il faut voyager. Dans "le Voyage", un des grands buts du départ des voyageurs est d'oublier leur spleen, causé soit par les blessures de la vie, soit par la déception de l'amour, ou soit par l'aspiration vers l'infini. Pour illustrer l'idée que le désir de voyager est d'échapper au poids du souvenir, examinons les exemples suivants:

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme ?
Le coeur gros de rancune et de désirs amers,²⁴

Après l'exemple de ces blessés dans les infortunes de la vie, retournons à l'exemple de ceux qui, après l'échec du recours à l'amour, veulent voyager pour échapper au spleen.

... quelques uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Il nous semble que Baudelaire ne croit plus à l'amour ni aux femmes.²⁵

23. Dans une lettre à sa mère, Baudelaire écrit: "Ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de ses forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque... Je me demande sans cesse. À quoi bon ceci? À quoi bon cela? C'est le véritable esprit de spleen." Cité d'après Lagarde et Richard: op.cit., p. 445.

24. Le Voyage (CXVI), Oeuvres Complètes, p. 198.

25. Dans "Mon Coeur mis à nu", Baudelaire donne une définition de la femme, d'un point de vue pessimiste: "La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable / Ainsi est-elle toujours vulgaire, c'est-à-dire le contraire du dandy." Oeuvres Complètes, p. 1207.

Leurs parfums, qui autrefois lui étaient chers, deviennent "dangereux".²⁶
 Les narrateurs, à ce moment, placent leur confiance dans le voyage,
 considéré comme un moyen d'évasion.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
 D'espace et de lumière et de cieux embrasés;
 La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
 Effacent lentement la marque des baisers.

Après avoir étudié le but du départ des voyageurs qui espèrent
 trouver l'"Idéal", retournons au désir insatiable des auditeurs, qui
 croient que ces aventures pourraient les distraire de leur ennui. Ici,
 le poème est présenté sous une forme d'un dialogue entre les auditeurs
 et les voyageurs-narrateurs:

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile!
 Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
 Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
 Vos souvenirs avec leur cadre d'horizons.

Mais les voyageurs, fatigués des souvenirs du voyage, ne trouvent que
 la déception de la vie. Il est impossible de voyager pour s'égayer
 ou pour se débarrasser de l'ennui:

"Nous avons vu des astres
 Et des flots; nous avons vu des sables aussi;
 Et malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
 Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici..."

Après avoir partout voyagé, les narrateurs racontent qu'ils ne trouvent
 que l'ennui. Ils confessent ensuite leur désillusion:

Nous avons vu partout, ...
 Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
 Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché:

26. Baudelaire pense toujours en dualité. D'autre part il exalte les
 plaisirs des sensations provenant du parfum. Cf. Chapitre IV
 surtout "Le Parfum", le "Parfum exotique" et "La Chevelure", pp.41-5.

Dans le dernier vers, ces voyageurs désespérés, en ressuscitant leur souvenir, donnent aussi leur jugement ultime. Telle est la conclusion pessimiste qu'ils tirent du voyage:

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image:
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

Aux yeux de ceux qui sont accablés par des souvenirs, le monde est "monotone et petit": Le monde entier, pour eux, n'est qu'un "désert d'ennui". Alors, à quoi bon voyager? Plus on voyage, plus on s'enfonce dans l'ennui.²⁷ On ne peut pas se défaire de ce spleen. Enfin on ne trouve que l'échec du voyage comme moyen d'évasion. Et voilà l'évaluation pessimiste du souvenir!

L'idée de la dualité des choses est toujours présente dans l'oeuvre de Baudelaire. Nous avons vu dans le chapitre précédent comment le poète se sert du souvenir comme une source du bonheur. Mais l'expérience de la vie douloureuse l'emporte parfois sur celle du bonheur: et au moment du désespoir il déclare: "En somme, je crois que ma vie a été damnée dès le commencement et qu'elle l'est pour toujours."²⁸ Et le souvenir aussi a sa double face. Quelle est

27. On verra que l'ennui est un des grands thèmes des Fleurs du Mal. Dans "Au Lecteur", Baudelaire écrit:

C'est l'Ennui! - l'oeil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat...

Oeuvres Complètes, p. 82.

28. (Lettre à sa mère, 4-12-1854). Cité d'après Pierre Emmanuel:
op. cit., p. 23.

donc cette prérogative qui distingue le poète des autres mortels? Tandis que "l'humanité bavarde"²⁹ ne peut pas donner l'expression à ses souffrances, le poète se trouve dans une situation privilégiée où il peut faire de sa "triste misère" "un travail de (ses) mains et l'amour de (ses) yeux".³⁰

29. Le Voyage (CXXVI), Oeuvres Complètes, p. 201.

30. Le Mauvais moine (IX), Oeuvres Complètes, p.91.